

# La Marionnette

## JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Cours Lafayette, 5

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

### LES TROIS AMOUREUX

Disez donc, les gones, vous connaissez ben mon cousin Stenterello da Firenze? C'est ça un mami qu'esse rigolo et malin; y n'est ben, avec ça, feseur d'embarras, tarabâtre, gormand, menteur, lireur de carottes et un brin ficelle, mais faut pas ly en vouloir: y tient de son grand, le vieux Polichinelle, qu'esse ben la plus fameuse charipe que gn'oye sus la calotte du ciel. N'empêche que mon cousin n'est tout de même un bon zigou, que sait ben amuser le monde quand y les embête pas. Oh! nous sons grand-liés; faudra qu'un jour je vous le fasse reluquer, vous le reconnaîtrez tout de suite: nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau, seulement qu'y lui manque une chayotte franc en beau-devant de la ganache; y n'est berchu, quoi... Tez! justement le velà que s'amène; je l'entends que chante...

Viva la Franza! eviva l'Italia!  
Viva Garibaldi, viva la liberta!...

— Ah! te voilà, ser Chignolo; zusement ze pensais à toi; ze me dizais: ce ser cougino, quand

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### QUERELLE DE MÉNAGE

*Le mari.* — Décidément, ma chère, votre caractère devient intolérable: plus moyen de vivre avec vous, et cela au bout de huit ans de mariage à peine... ah! si j'avais pu le supposer dans le temps...

*La femme.* — Vous ne m'auriez pas épousée, n'est-ce pas?

*Le mari.* — Je ne vous le fais pas dire.

*La femme.* — Oh! je comprends bien, mais j'avais une dot respectable que vous étiez bien aise de...

*Le mari.* — Votre dot? ah! oui, parlons-en: sans doute au premier abord ça avait l'air magnifique, mais depuis mes illusions sont bien tombées: peu ou point d'argent comptant, beaucoup de créances irrécouvrables pour la plupart, dont on ne paye pas même les intérêts, et puis avec cela il a fallu prendre un train de maison plus considérable, des chevaux, des domestiques; à telles enseignes qu'au lieu d'être riches nous voilà endettés, et vous n'ignorez pas qu'il nous a fallu recourir à la bourse d'un ami fortuné qui a dans son portefeuille pas mal de billets à ordre signés de moi.

*La femme.* — Je vous trouve magnifique de vous plaindre, Victor! Quand vous ne devriez vous prendre qu'à vous-même du mauvais état de nos affaires: — si

donc que ze le verrai? que ze pourrai le presser sour mon sein, questo mio caro parente, amico carissimo?

— Cristi! què donc que t'as liché aujourd'hui, que t'a si ben monté le reloge du sentiment? T'esses guilleret comme un merle.

— Oh! no, al contrario, ze souis molto dolente, afflé; z'ai tant éprouvé de triboulazione, ces temps passés.

— Quoi donc qu'y t'esse arrivé encore? Ta femme est morte?

— Oh! no, c'est ben oune autre soze.

— Tes miaillons ont la coqueluche, la rougeole, la petite vérole?

— No, c'est benne pire.

— T'as fait clincaille?

— Pas encore, z'ai plousse de misère.

— T'as été agraffé la patte dans le sac?

— No, no; pire que cela.

— T'as gagné un bon point à l'école des filous, et on vient de te le changer contre un billet du train de plaisir pour Cayenne.

— Oh! c'est plousse pire encore.

— T'as le choléra, la peste, les feux de joie, la fièvre, la colique, la teigne, la rache, la grattelle, la rogne, la gâle?...

— Oh! ze souis encore plousse penozo, ... ze n'ai plous d'argent!

au lieu de laisser notre fortune aller à la grâce de votre intendant, si au lieu, dis-je, de partir continuellement pour chasser la petite et la grosse bête, vous vous étiez vous-même occupé du soin de vos intérêts, peut-être ne seriez vous pas dans l'embarras où vous vous trouvez.

*Le mari.* — Embarras vous l'avez dit: oh certes! j'étais plus heureux autrefois dans mon petit domaine, je faisais moins grande figure dans le monde, c'est possible, mais au moins j'avais un peu de tranquillité chez moi: — tandis qu'à présent, vous d'un côté, de l'autre les enfants terribles que vous avez élevés d'une façon déplorable, sur lesquels je n'ai plus la moindre autorité, — qui n'ont pour moi ni respect, ni obéissance, ni affection.

*La femme.* — Comment voulez-vous qu'ils vous aiment? vous ne leur passez pas une de leurs fantaisies, ainsi aujourd'hui même...

*Le mari.* — Ah! vous appelez ça des fantaisies, escalader le mur de notre voisin, ravager son jardin, manger les fruits, casser les arbres, renverser les pots de fleurs, vous avez une drôle de façon de faire amuser les enfants.

*La femme.* — Comme vous êtes peu clairvoyant: vous ne comprenez donc pas mon système. — Cette petite propriété nous convient admirablement pour arrondir les nôtres, — lorsque son maître verra qu'il a affaire à des voisins si désagréables, il cherchera à s'en débarrasser à tout prix, et nous l'achèterons pour un plat de macaroni.

*Le mari.* — Acheter des propriétés! mais vous faradassez, et avec quoi les payerons-nous, vous savez bien que nous n'avons pas le sou en caisse.

*La femme.* — Bah! nous emprunterons.

— Comment te n'as plus de pignolles, moi que sais que t'en as tant manié cl'été, te sais ben tout ça que m'sieu Galline t'a prêté, et rien qu'à cause de moi pace que je t'avais recommandé, comme y n'y avait dit: — Mon cher Guignol je n'ai plus confiance en la solvabilité de votre cousin, mais enfin, à cause de vous... T'en a-t-y repassé de jaunets ce M'sieu... et que te te pressais pas de l'y dire: — O Galline, assez!... t'aurais ben renflé tout son St-Frusquain, s'y t'avait laissé faire; cristi! t'y allongais les griffes jusqu'aux épaules dans sa caisse. Hé ben, què qu'elle est devenue toute cette argent?

— Tou sais bien que ze me souis mis en ménage, z'ai don asseté des mobles....

— Veux tu ben te faire, ton ménage c'est tout de z'affaires que t'as pris à crédit, ou que t'as emprunté aux amis pour vendre.

— Ma, z'ai été obligé de sanzer de lozement...

— C'est-à-dire que t'esses descendu du cintième au premier, comme un bourgeois et que ton remuage t'a rien coûté, pisque c'est Gnafron et moi que l'on fait, te nous as quasiment pas aidé. Vrai, je sais, te vis en rentier, te te refuses rien; je comprends pas que t'oye besoin d'argent.

— Ze vais te dire la vérité, parce que tou es oune vero amico; ze souis preso d'amore pour ouna donna...

*Le mari.* — Emprunter, vous en jasez à votre aise.... vous n'ignorez pas que c'est à peine si nous pouvons payer l'intérêt de nos vieilles dettes, vous n'ignorez pas non plus que ce voisin dont vous voulez mettre la propriété à sac, est l'ami de notre créancier, que nous avons pas mal de billets à échéance et que le jour où je laisserai saccager les pomnes du voisin, les huissiers nous arriveront sur le dos.... patatra! qu'est-ce que c'est que tout ce tapage?

*La femme.* — Hé! mon Dieu, ce sont les enfants qui font dégringoler la vaisselle, — vous ne voulez pas qu'ils s'amusez chez les autres, ils s'amusez chez nous, voilà tout.

*Le mari.* — Allons bien! voilà l'argenterie à travers les escaliers, — ainsi vous allez leur laisser mettre notre maison sans dessus dessous!

*La femme.* — Dame! ces pauvres chéris, il faut bien que ça casse quelque chose.

*Le mari.* — Ah! si vous le prenez de cette façon, j'aime mieux que ce soit chez le voisin que chez moi, lâchons les enfants, ma belle amie, — mais gare aux huissiers!

*La femme.* — Entendez-vous ces cris, mon ami, — grand Dieu, que se passe-t-il?

*Le mari.* — Tiens, tiens, nos gamins qui reviennent en pleurant, il paraît que le voisin s'est rebiffé et leur a frotté les oreilles: il est toujours désagréable de voir rosser sa famille, mais tout de même ça vaut mieux que de me brouiller avec l'autre; il aurait fait vendre tout mon mobilier.

BOB ROY.

— Toi qu'as de miaillons tous sevrés, t'as perdu la boussole, arrimay !

— Ze me souis laissé ensorceler, c'est elle qui m'a prévenou à force de dolcè sourires... piacevole occhiate... ô carissima !.. ô anima mia !..

— Comment c'est-elle qu'a voulu t'embobiner, que t'a fait la parmière de z'œils en *Pange lingua*, et te l'appelle animal ! Alors c'est elle qu'esse folle, faut l'y faire prendre l'omnibus du Moulin-à-Vent, pour la mettre aux St-Jean-de-Dieu, chez le docteur Carrier, si elle a de pécuriaux.

— Certamente qu'elle est risse, ricissima, et pouis bella, bellissima !

— Mais, nom d'un rat ! qué que c'est donc que cte grande mique, cte grosse betasse ?

— Regarde, ecco sua casa.

— Là, cte belle maison en pierres, avè tout plein d'estatues et de colonnes, et de capitaux, et de feuilles de vente. Mais, c'est chez m'sieu Trufaldini ;... ça serait sa femme que ?...

— Si.

— Oh ! pour ça, t'en as menti, je la connais depuis que je sis au monde, mêmement que quand elle s'est mariée, je bavais comme une merluche pace que j'ai pas pu l'avoir à cause que j'avais pas encore tiré au sort. Alors, j'ai dit comme ça, que je serais son chevayer, comme ces fameux baladins d'autrefois, du temps que les Croisés jetient les morts par les fenètres. Et ben, depuis, nous nous aimons, mais là pas pour faire de gognandises ; et, pisque je sis feurcé de m'en torcher les babines, je veux pas que personne n'en tâte ; t'entends ! je n'ai déjà crevé la basane à trois fourrachaux que vouliont la pitrogner ; gn'y a pas de cousinage que tienne, je t'en ferai autant si y faut.

— Ne te fasse donc pas, mio caro, tou as pas z'attendou la fine, ce n'est pas mè que la cortizze questa donna...

— Comment, comment ? Je crois que te me fiche de blagues.

— Pacienza, mio carissimo ; ze te dis que c'est oune autre que...

— Hé ben, mais alorssse pourquoi qu'y t'faut d'argent pour ça ?

— Pour avoir une eselle ; l'innamorato, il volè entrer ce soir chez elle par la fenètre.

— Et c'est toi que vas ly donner un coup de main ? c'est de propre !

— Z'ai pas pou loui refouser ; c'est il terrible, famoso, invincible capitaine Spavento ! se tou le voyais, oun regard comme oune dragone, des dents comme oune lionne, des moustasses comme des lames di ferro, oune espadone au côté ; quand il marsse, la terre tremble ! quand il brandit sona spada, les étoiles tombent dou ciel !...

— Et te vas faire une saloperie, pace qui te flanque la favette, t'as caponé devant lui.

— Per Bacco ! je n'ai pas ou por. Quand il m'a fait cette proposition, la colère m'a saisi, z'ai été serser tout de suite moun sabre, moun poignard, moun fousile, ma carabine, ze souis revenou brave comme oun César, adunque il a fait mine de tirer sa grande sciabola, et...

— Te ly as coupé les oreilles...

— No, à ce zeste, ze me souis attendri. O grande Dió ! pensai-je, qu'est-ce que z'allais faire ? transser les zours d'oune tant célèbre héros, del illoustrissime capitaine Spavento !.. Ze remporte prestissimo, moun sabre, moun poignard, moun fousile, ma carabine et ze loui zoure de partazer ses périls et ses triomphes.

— Et comme ça te vas tenir l'échelle pour rien du tout.

— Oh ! no, quand il invincible capitaine Spavento aura sassé il signor Trufaldini, le farousse, le tyrannique maitre de la dane, z'entrerai à mon tour dans la casa et ze prendrai ma part dou boutin. Oh ! comme nous serons bien lozés ! Oh ! quelle felice vita nous allons mener ! Quels soucoulements diners ! Macaroni, fromage parmesano,

raisoli, polenta, riso al sugo, nous aurons de toutes ces bonnes gourmandises et de quoi nourrir oune batallione de Tourcos.

— Hé ben, mon pauve vieux, si te compte sur cte frigousse là pour déjeûner, t'esse ben sûr de crever de faim.

— Perchè ?

— Pace que t'iras pas chercher l'échelle et conséquemment t'entreras pas dans la cassine, pace que je ne veux pas, moi, Jean Guignol, te me comprends ?

— Ma, et il terrible capitaine Spavento ; ecco il moment qu'il va venir, il est tant féroce, il a oune tant loungo spadone !

— Je me fiche pas mal de ton capitaine et de sa grande lardoire ; s'y s'amène je lui cabosse la coloquinte, je lui applatit la margoulette et je le regrolle qu'y pourra courir longtemp sans quitter ses bottes.

— Ze t'en prie, ne t'espozes pas à oune morte spouvantable et pouis si tou le tapes, il se sauvera et c'est il povero Stenterello qui paiera tout ; il me rendra toutes les coups que tou loui auras donnés et plousse encore.

— Que t'esses donc capon !..

Ohimé ! eccolè ; il s'avance ! il n'est plous qu'à oune demie lieue d'ici, z'entends le brouit de son espadone. Santa Maria ! povero di me ! Ogni santi, assiste mi. Ze t'en supplie, mio carissimo cousine, ne me laisse pas périr ! écoute-moi, veci ce qu'il faut faire : casse-toi la derrière, quand je tiendrai l'éselle, et que il féroce Spavento sera à la cime, tou sortira soubito, tou tapera fortissimè, pas sour mi, sour l'éselle, ze crierai comme oune dolente perdonto, ze fouirai, il marito della donna s'éveillera et il capitano se débatira avè loui, se, totta via, les soldati di garda ne l'arrètent pas. Dis, c'est ouna soze entendoue ? Mais, per Dio ! ne tape pas pour de bon.

Tez, c'est un plan chenu tout de même, c'te frime là, t'esse pas rien tant benoît que t'en as l'air, cousin. Allons ça z'y est, je me rencogne darnier ce grand boutaroue, apporte vite ton échelle.. Bon le vela parti, je reluque déjà au bout de la rue les mustaches de ce vantard de Spavento, elles se rebifferont pas tant t't à l'heure. Cristi ! ça va-t-y être canant ! Tout de même, en attendant, si j'allais chercher une bonne trique toute neuve, un ponteau de mon mequier qu'esse demonté ; on sait pas ça qui poye retourner avec ces mamis là, c'est comme dit l'autre : t'y fio pas Phelibert, nage toujours !

GUIGNOL.

## OMBRES CHINOISES

XVIII

### Le Chinois sabrophage.

« Air à faire. »

« Sans rien taillader ni scier  
J'enfonce dans mon œsophage,  
Lames de fer, lames d'acier  
Grandes lattes de cuirassier  
Coupe-choux, sabres d'abordage :  
Je suis le Chinois sabrophage !

« J'avale une dague, un bancal,  
Comme un chinois à l'eau-de-vie ;  
Si jamais il m'en prend l'envie  
J'avalerai la Durandal !

« Mon tempérament est de fer,  
Mais je suis un régime austère  
Le matin. — Eté comme hiver,  
Histoire de tuer le ver,  
J'avale un demi-cimeterre.

« Pour dîner quand sonne midi,  
J'absorbe trois lames d'épées ;  
Et ces lames, — je vous le dis,  
Mieux qu'une soupe sont trempées.

« Le poignard aiguise ma faim,  
Et de sabres, le soir je soupe :  
Leur taillant jamais ne me coupe  
L'appétit. — Le kirsch est moins fin (1).

« Bref, aux lames de toutes sortes  
Mon estomac sert de fourreau ;  
J'avalerai, diable m'emporte  
Jusqu'au couperet du bourreau !

« L'ogre Bismarck fait peur aux filles,  
Mais moi, vrai, je ne le crains pas ;  
Pour cause : — quel piquant repas  
Je ferais avec ses aiguilles !

« Ma soudaine intervention  
Avec l'homme au pourpoint cinabre  
Viderait tôt la question :  
J'ingurgiterais son grand sabre !

« Tant de sabres j'avalerai  
Qu'à la fin je m'étranglerai ;  
Lors vous direz, messieurs et dames :  
— « Voici qui nous paraît très-fort,  
« Le malheureux Chinois est mort,  
« Faute d'avoir pu rendre lames ! »

« Sans rien taillader ni scier  
J'enfonce dans mon œsophage  
Lames de fer, lames d'acier,  
Grandes lattes de cuirassier,  
Coupe-choux, sabres d'abordage :  
Je suis le Chinois sabrophage ! »

KOU-TO-PHA-GO.

Pour copie conforme :

Le Truchement,

S. TRABAN.

(1) Chinois, mon ami, tu as beau dire et beau faire, on n'ai mera jamais en France le régime du sabre.

La France aura encore de beaux jours ! Les Edmond About et les Paradol ne lui manqueront pas. M. Bouillier bien connu dans notre ville où il a été doyen de la Faculté, vient d'être nommé directeur de l'École Normale. Une histoire bien comprise de cet homme et de ses efforts couronnés de succès serait un excellent *Manuel de philosophie pratique, sociale et politique*.

Une phrase naïvement écrite dans la préface d'un de ses livres, a donné lieu à une épitaphe anticipée qu'on aurait tort de ne pas graver sur sa tombe :

Ici git un cartésien  
Dont les succès sont peu dignes d'envie.  
Il n'a dit vrai qu'une fois en sa vie :  
« Sans toi, Cousin, je n'aurais été rien ! »

## CROQUIS A LA COURSE

### LES PSEUDO-MÉDECINS

En marge de la plupart des professions, vivent des gens qui n'ayant pour tout bagage que beaucoup d'aplomb et non moins d'ignorance, mais une confiance inépuisable dans la sottise humaine, trouvent le moyen de prélever un tribut sur la bourse des gens crédules.

Le barreau a les agents d'affaires, les écrivains publics et les avocats de cabarets.

La médecine a les guérisseurs des deux sexes, les sorciers, les charmeurs et les somnambules.

Ce sont ces derniers que nous désignons sous le nom de pseudo-médecins; voici quelques types locaux sur lesquels nous avons recueilli des renseignements dont nous pouvons garantir l'exactitude.

#### Mademoiselle BRESSAC

Très connue à Lyon; — clientèle nombreuse et choisie, s'il vous plaît; — n'a pas besoin d'interroger le malade ni de lui faire tirer la langue; — diagnostique par attouchement, — sa main s'arrête sur la partie affectée: « Votre mal est là »; — possède du reste quelques notions médicales grâce à un séjour de plusieurs mois dans les hôpitaux; — remèdes simples: pilules ferrugineuses, sirop d'écorces d'oranges, prises de sous-nitrate de bismuth, cataplasmes de farine de lin, toutes choses que l'on trouve admirablement préparées chez un pharmacien parent du docteur en jupon, à l'extrémité nord de la rue Impériale; — a été poursuivie plusieurs fois pour exercice illégal de la médecine; a fini par lasser ses persécuteurs; — cinq francs le cachet.

#### Jules KALMÈS

Guérit tous les maux; — enlève les *sorts* aux bêtes et aux gens; — se charge des vengeances à forfait, — voici la recette: — Vous prenez un cœur de mouton, des clous neufs, des tenailles neuves et trois morceaux de bois, — vous suivez Kalmès dans une antre, — chez un compère, — d'ordinaire entre Villefranche et Romanèche (voyage à vos frais bien entendu); — arrivé dans l'antre, vous faites un chevalet avec les morceaux de bois, — vous suspendez le cœur de mouton au dessus d'un feu ardent et vous écoutez les paroles cabalistiques du sorcier jusqu'à ratatinement complet du cœur de mouton, — ensuite vous prenez les clous et les enfoncez successivement dans ce roti autant de fois que votre haine le jugera convenable, autant de clous dans le cœur de mouton, autant de coups de poignards dans le cœur de votre ennemi; — Kalmès a aussi la spécialité de découvrir les trésors; — fait une grande consommation de lycopode pour ses flammes sataniques; — au lieu de trésors trouve quelquefois des gendarmes.

#### MOME

Dit la *Terreur* des chats; — sacrifie sans pitié la race féline à la conservation de la race humaine; — redouté de toutes les mères Michel de son quartier (rue St-Jean); — enlève la rache et fait *dissoudre* les tumeurs avec de la graisse de chat; — guérit les *frictions* de poitrine par des applications de peaux de chat; — emploie quelquefois les peaux de chiens, mais très-rarement et seulement dans les grandes occasions.

#### M<sup>me</sup> JUBAN

Somnambule; — ne communique pas directement avec le malade: ne demande qu'une mèche de cheveux ou un bouton de culotte pour découvrir le mal; — déteste l'uniformité; — apportez-lui quatre fois la même mèche ou e même bouton, — quatre fois vous aurez des oracles différents; — donne des renseignements sur la personne que vous aimez.

(à suivre)

CUJAS

## CASCATELLES

Le nom du général en chef de notre corps d'armée, à Rome, a fait dire à un sceptique:

— On prétend que le Pape est infallible, et cependant il a *Failly*.

\* \*

Entre nous soit dit je comprends un peu la mauvaise humeur des Italiens contre notre corps expéditionnaire.

C'est joliment gênant, savez-vous, d'avoir toujours un *cor* dans sa *botte*.

\* \*

Les Italiens ont, dit-on, la *tête montée*, heureusement qu'ils ont aussi le *pié-montais*.

\* \*

Il paraît que Garibaldi ne s'attendait pas à voir les Français arriver *sivite* à Vecchia.

\* \*

Nos nouveaux fusils deviendraient-ils réellement des *chasses-Pô*?

\* \*

C'est de notre ville que sont parties les premières troupes embarquées.

Quelle que soit donc la bravoure des Italiens, ceux-ci ne pourront jamais tenir contre des régiments de *Lyon*.

S- TRABAN.

M. Victor Chauvet, secrétaire de la rédaction du *Re-fusé*, nous prie d'annoncer la publication de ce journal dont le premier numéro doit paraître aujourd'hui.

Souhaitons donc la bienvenue à ce nouveau confrère, et un tirage de vingt mille exemplaires.

## Bourres et Déchets

La scène se passe à la gare de la Croix-Rousse.

À l'entrée de la salle d'attente se présente un superbe tambour-major, la pipe à la bouche, qui, du haut de ses moustaches, laisse tomber ce mots sur un employé de la gare.

— Hé, dites donc, petit... là bas, c'te pancarte: Défense de fumer... subséquemment, c'est pas sérieux, pas vrai?

— Vous gênez pas, répond l'employé, vous pouvez fumer, allez... c'te pancarte... *cest pour les dames*.

\* \*

Devant la cour d'assises.

— Un pauvre diable est accusé de détournement de mineure avec effraction.

— Messieurs les jurés, s'écrie l'avocat dans sa péroraison, je ne connais au monde que trois moyens de séduction, la *beauté*, l'*esprit*, l'*argent*. — La beauté! regardez mon client, — l'esprit! vous avez entendu son interrogatoire, — l'argent! il n'a pas de quoi payer mes honoraires, — je plaide d'office.

L'accusé est acquitté à l'unanimité.

\* \*

On ne se casse pas le cou qu'en chemin de fer.

— L'autre jour sur une route du département de l'Ain, une diligence tourne court, le cocher tire à droite au lieu de tirer à gauche, — contenant et contenu font la culbute.

— Les voyageurs se relèvent plus ou moins bossués en poussant des cris de paon.

— Le maire d'un village voisin est requis pour verbaliser, — et interroge les blessés parmi lesquels deux négociants, deux moines et deux religieuses.

— De quelle communauté êtes-vous, demande-t-il à ces dernières.

— Du couvent de la Visitation, — sœurs *converses*.

— Sœurs qu'on *verse*, s'écrie le fonctionnaire campagnard, — alors de quoi vous plaignez-vous? je m'explique l'accident, parbleu. Le procès-verbal en resta là.

\* \*

X... allait depuis plusieurs années passer ses soirées chez une jeune veuve qui voulait bien l'honorer de ses faveurs.

— Il perdit sa femme et tout le monde pensa qu'il épouserait l'autre.

— Jamais de la vie, s'écria-t-il, — je ne saurais plus où aller passer mes soirées.

\* \*

Voici ce que j'ai lu dans un vieux livre.

— Un proverbe populaire disait qu'on ne pouvait passer sur le Pont-Neuf sans y rencontrer un moine, un cheval blanc et une catin.

— Deux dames de la cour traversant le pont virent en deux minutes le moine et le cheval blanc.

— Pour la catin dit l'une en touchant l'autre du coude, ni vous ni moi n'en sommes en peine.

L'anecdote ne serait peut-être pas déplacée de notre temps.

\* \*

Lyon possédait, il y a quelques années, un vieux bonhomme fort avare dont je pourrais donner le nom (rien du père Crépin).

Chaque fois qu'il partait en voyage, c'étaient des discussions interminables avec le commissionnaire chargé de traîner les malles sur une petite carriole.

— Allons, allons, disait le père X... pour finir, — voilà quinze sous, et je pousserai à la montée.

\* \*

À propos, pourquoi dit-on d'un avare qu'il *n'attache pas ses chiens avec des saucisses*?

L'expression est tout-à-fait impropre, — car la première économie d'un avare commence à n'avoir pas de chien.

\* \*

Le petit X... regrettait de n'être pas Turc... à cause des Odaliques, — il doit être satisfait, — son patron vient de le mettre à la porte!

## Les nouveaux Monuments de Paris

(Correspondance artistique, philosophique et à bâtons rompus.)

Paris, le 3 novembre 1867

Mon cher Timothée Farfouillon,

J'ai cessé de voir le clocher de Fourvières; j'ai secoué le vieil homme et rejeté loin de moi les influences du Garillan et de l'hôtel de Gadagne.

Accourant vers la ville des merveilles, des grandeurs et des métamorphoses, luttant contre des préjugés tenaces, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Le soleil fait mûrir les biens de la terre; la pluie les arrose et le progrès m'inspire. Je suis heureux.

Mon allégresse est extrême, mon admiration est continue, et ma fierté patriotique est satisfaite.

O Farfouillon, sois béni! grâce à toi, j'apprécie l'avantage d'exister en un temps comme le nôtre. Tu as soulevé le voile qui me dérobaient la lumière; c'est à toi que je dois le bonheur qui m'inonde, sois béni!

O Farfouillon, je te rassasierai de ma reconnaissance; que ma prose te soit légère. Dans tous les cas, je puis t'assurer que mon cœur est pavé d'excellentes intentions.

À mon arrivée, songeant que l'espace, l'air et le confort dans nos habitations sont les choses qui nous sont à tous également dues, j'allais me diriger vers le *Grand-Hôtel*, ou, tout au moins, vers l'*Hôtel du Louvre*; des réflexions, assez saugrenues, m'en ont distrait, et je suis tout simplement à l'*Hôtel des Panés*, dans le quartier Mouffetard où, pour cause de démolitions et d'expansion de la fortune publique.

Mon lit est en calicot rouge, les sièges sont sur trois jambes, la poussière abonde, et la nuit... j'ai dormi tout de même. Il faut bien que tout le monde vive!

J'ai déjeuné à l'hôtel, ce qui a mis la bonne humeur chez mes hôtes. Je crois avoir mangé du cheval, et peut-être un peu de chien. Comme on sait utiliser les choses! Et pourtant qu'il en est de perdues encore! Espérons. Mais, soit dit en passant, j'ai peu de goût pour le chien, le cheval me pèse et je ne sais si je pourrai jamais digérer la souris. Bah! si la science le veut... je m'incline. Nous avalons déjà tant de choses!

Entre la poire et le fromage (tous deux passés aux vers) mon hôte est venu gracieusement me demander si je ne prendrais point un guide pour visiter la capitale du monde civilisé (vieux langage). J'ai trouvé l'idée excellente, et, sur sa recommandation, j'ai accepté un

chevalier du crochet qui, le jour, débite des prospectus, vend des chaînes de sûreté ou fait le *cicerone*. Des manières charmantes : il avait fait toilette; on eut dit un financier en détresse. C'est un ancien négociant. Pendant que les uns montent, il est tout naturel que les autres descendent; c'est inévitable. Qu'y faire? Bref, mon guide et moi nous sommes sortis fraternellement et je me suis dit, en marchant près de lui, que jamais un chiffonnier lyonnais n'atteindrait la tournure de cet homme. Il est très-grave et comprend les nécessités de l'époque. Des idées magnifiques; il lit habituellement le *Petit Journal* et le *Moniteur du soir*. Cet homme est fort au-dessus de sa position.

Avec les réflexions qu'il m'inspirait, nous arrivâmes sur un pont et devant un groupe splendides de monuments. Stupéfait encore en y songeant, je m'arrête et j'éprouve le besoin de me recueillir.

Au prochain courrier.

Ton ami et reconnaissant,

Saturnin GOBE-MOUCHE.

### Réveries d'un canut sans ouvrage.

Quelle différence y a-t-il entre les chevaux de fiacre et les chevaux peints sur les images d'Epinal? — Aucune: les uns et les autres sont bons à découper.

\*\*\*

Lyon à cause de ses deux fleuves est une des villes où l'on est le mieux servi; on trouve là, quais en grand nombre.

\*\*\*

L'homme qui a le plus de ressemblance avec le baromètre est sans contredit le musicien; tous deux marquent les temps.

\*\*\*

Chose surprenante, les deux positions les plus opposées dans lesquelles l'homme se puisse trouver aboutissent souvent au même résultat; avec la misère et la richesse on arrive à la morgue.

\*\*\*

Les défauts du visage chez une femme coquette se chassent comme les alouettes à l'aide d'un miroir.

\*\*\*

Certains emplois de femmes sont si mal tenus dans les théâtres que les artistes qui les remplissent sont de vraies casse-rôles.

\*\*\*

Quelque répugnance qu'éprouvent les canuts pour leur métier, ils sont toujours forcés de travailler avec des lisses.

Jérôme ACCOCA.

## THÉÂTRES

**Grand-Théâtre.** — *Mignon*. Dans un village perdu, au milieu d'une bande de bohémien qui l'ont volée, il y a bien longtemps, Mignon pleure l'Italie sa patrie; mais sa candeur et sa beauté, ses malheurs intéressent en sa faveur le jeune Wilhem Meister qui n'hésite pas à racheter la pauvre enfant à ses ravisseurs. Aussi la reconnaissance de la petite bohémienne fait-elle bientôt place à un autre sentiment, et la voilà éprise d'une belle passion pour son sauveur.

Par malheur, ce dernier ignore cet amour pur, cette adoration naïve dont il est l'objet, et s'enflamme étourdiment pour les beaux yeux d'une coquette, d'une comédienne qui court le monde avec une troupe de contrebande.

Philinne, la courtisane, a bien vite compris que le cœur de Mignon s'est donné à son bienfaiteur, et sa jalousie oblige Wilhem à chasser la petite danseuse. Heureusement Mignon a un ami, un vieux fou qui a perdu son enfant, lui, et qui parcourt les grands chemins en jouant de la harpe.

L'affection de ce vieillard, Lothario, va jusqu'à le pousser à mettre le feu au château qui renferme les haines de Mignon, Wilhem et Philinne. La douce créature va se jeter dans les flammes, Wilhem la sauve de la mort, mais elle a succombé à sa douleur et à son amour, sa raison est perdue. Par bonheur, le jeune allemand n'a jamais eu pour Philinne un sentiment très-profond; le retour de Mignon dans sa patrie, dans le palais même de son père, qui n'est autre que le vieux Lothario, et recouvre la raison en reconnaissant sa fille, achève sa guérison; Wilhem l'aime, mais le souvenir de la coquette qui l'a fait chasser s'oppose encore à la félicité des deux amoureux. Cependant Philinne est bonne fille, elle cède facilement son soupire d'un jour pour offrir son cœur et sa main à un baron quelconque; tout est pour le mieux, ils vivront longtemps et auront etc....

Voilà le canevas sur lequel MM. M. Carré et J. Barbier ont brodé trois actes et cinq tableaux avec le roman de Goethe, la *Mignon* du poète allemand. Seulement, comme tout bon opéra-comique doit finir par un mariage, ces Messieurs n'ont pas hésité à s'éloigner du poème inspirateur et à marier Mignon et, qui mieux est, avec la bénédiction de Philinne. Ce consentement de la courtisane au bonheur et à l'amour de la tendre et innocente enfant a bien quelque chose de répugnant, c'est une petite profanation, mais la scène l'exigeait.

M. Ambroise Thomas a édifié sur ce livret une partition telle qu'on devait l'attendre d'un homme que nous devons considérer comme un des maîtres de l'art français. La musique de *Mignon* n'atteint certainement pas à la hauteur du *Songe d'une nuit d'été*, mais on y reconnaît bien le compositeur qui a côté d'éclatants succès, a subi des chutes, honorables sans doute, mais néanmoins complètes.

Braucoup d'harmonie, une orchestration savante et étudiée, du sentiment, du savoir et du style, des morceaux d'une grande beauté à côté de motifs d'une facture un peu relâchée, mais des longueurs et surtout le manque de couleur et de mouvement, voilà le bilan musical du nouvel ouvrage.

Citons parmi les morceaux les plus heureux : au premier acte, le récitatif de Mignon et sa chanson :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?

que nous nous attendions cependant à trouver mieux traitée et où le sentiment poétique et *empoignant*, — si l'on peut s'exprimer ainsi — manque un peu; son duo avec Lothario : *Légères hirondelles* est plein de charme et de grâce.

Au deuxième acte : l'air de bravoure de Philinne;

Au troisième acte, le chœur d'ouverture chanté dans la coulisse, la romance de Wilhem et son duo d'amour avec Mignon.

L'interprétation de cette œuvre va nous fournir l'occasion de faire de sincères compliments à Mlle Moreau, ce dont nous avons été privés jusqu'ici et ce qui prouve la franchise et la bonne foi de nos appréciations. Le rôle de Philinne est parfaitement bien approprié à sa voix, et elle a composé son personnage d'une façon assez remarquable; elle est de plus fort gracieuse, joue avec verve et entrain, enfin mérite les bravos que du reste on ne se fait pas faute de lui prodiguer. Décidément la place de Mlle Moreau est marquée dans l'opéra-comique, mais son talent ne convient nullement au grand-opéra, ni aux rôles qu'elle est destinée à y remplir.

Mlle Mézeray n'a pas donné beaucoup de relief à Mignon; elle chante et joue assez correctement, mais c'est tout; l'âme manque, c'est froid, froid. Même appré-

ciati on de M. Peschard, ce qui n'a rien d'étonnant; mais quoique le personnage de Wilhem Meister soit assez ridicule et pas mal sacrifié, il y avait pourtant un meilleur parti à en tirer.

M. Barrielle a beaucoup de bonne volonté et tient consciencieusement son emploi, mais son organe un peu rude, n'est pas assez souple et a trop de mordant pour un rôle tout de douceur et de délicatesse, et puis, disons tout : il chante un peu faux quelquefois.

M. Barbot a été très-convenable, quoiqu'on puisse lui reprocher de mettre trop d'agitation dans son jeu, un peu de modération, s. v. p.

En somme *Mignon* n'est et ne sera pas, croyons-nous, appelé à un succès à Lyon. Le luxe des affiches multicolores n'a pas produit son effet, les amateurs ne se sont pas dérangés. Il paraît que les Lyonnais ne sont pas curieux; se méfient-ils des promesses de leur directeur ou du talent des interprètes?

**Célestins.** — Pas de nouvelles du quatrième début de M. Homerville, réclamé à peu près unanimement. L'incident serait-il clos par M. d'Herblay tout seul? Tant pis, tant pis.

FRÈRE JACQUES.

## CORRESPONDANCE

*Giuseppe.* — L'ancien passe aujourd'hui — votre Tartuffe égrillard est très-joli, mais.... enfin nous verrons.

*Rocambo II.* — La farce serait trop longue à raconter et manquera de sel.

*N. D.* — Sont mis en réserve.

*Dominique.* — Nous le leur avons dit et nous le répéterons. — Le cheval le plus brillant et le plus solide bute si son cavalier néglige de temps en temps de lui faire sentir la main; et à plus forte raison s'il n'est pas solide; ainsi en agissons-nous avec ceux dont tu parles.

— Si tu étais assez adroit pour faire comprendre cette vérité aux Bédiens, nous dirions à bas la claque; ça viendra peut-être.

*Maxime Cerdon.* — Nous profiterons de vos envois. Vous ne connaissez donc pas les moutons? là ils n'ont été que bêtes. — Si dans vos promenades vous faites des collections adressez-nous-les, nous les joindrons A NOS ENFANT.

*T. B. L.* — Vous n'y avez pas réfléchi; ce que vous nous demandez est tout simplement du chantage. — La Marionnette est trop bonne fille pour se livrer à ce petit commerce.

*M. à C.* — Beaux sentiments, ma foi! mais, hélas! tout ça c'est de la politique et la Marionnette n'est pas timbrée. Le temps viendra; mais les ardeurs comme vous se font briser sous les rouages. — Souvenez-vous que la mine précède toujours l'assaut.

Acquérez la vertu, la vertu donne la patience et la patience triomphe de tout.

*Ratapail.* — L'idée est bonne, nous tâcherons de la réaliser.

M. LABAUME prie les personnes qui ont des rectifications à insérer dans le **Guide-Indicateur de la ville de Lyon pour 1868**, de les adresser le plus tôt possible au bureau de l'imprimerie, *cours Lafayette, 5*, ou au *Facteurs-Réunis, passage des Terreaux*.

## L'ALMANACH-GUIGNOL

PARAITRA

Les premiers jours de Décembre

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.